

Extrait des « *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique
d'Auxerre et de son ancien diocèse* »

par l'**Abbé Lebeuf**, Chanoine et Sous-Chantre de l'église cathédrale de la même
ville, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Continués jusqu'à nos jours avec l'addition de nouvelles preuves et annotations
par M. Challe, avocat, et M. Quantin, archiviste

(Auxerre, Perriquet, M DCCC XLVIII)

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

*Contenant ce que l'on sait de ces Évêques, depuis le premier jusqu'au trente-septième
inclusivement, c'est-à-dire depuis l'an 258 jusqu'à l'an 873.*

CHAPITRE I

***Histoire de la mission de saint Pèlerin, premier Evêque de cette
ville, de son martyre et de son culte.***

Plusieurs écrivains ont cru que les villes dont ils entreprenoient l'histoire ecclésiastique, n'avoient entendu parler de Jésus-Christ, que depuis qu'ils trouvoient de quoi y établir une suite d'évêques ; et ils se sont persuadés que celui qui paroissoit à la tête de cette suite, devoit passer constamment pour y avoir annoncé le premier la parole de Dieu ; mais il n'en est pas ainsi de ceux qui ont écrit sur les évêques d'Auxerre. Les historiens du IXème siècle qui ont écrit sur les évêques de cette ville, tombent d'accord qu'il avoit passé, dans le pays où elle est située, des prédicateurs apostoliques avant le temps auquel vivoit celui qu'on y regarde comme premier évêque: ils disent que la semence évangélique avoit déjà pris quelque racine; mais ils ajoutent qu'elle avoit été presque aussitôt étouffée par les persécutions.

Quoique les raisonnements dont ils se servent ne soient pas absolument convaincants parce qu'ils y font mention d'une persécution postérieure à la mission de notre premier évêque, qui fut suscitée par Aurélien ; il paroît cependant qu'on ne peut s'éloigner du fond de leur sentiment, puisque plusieurs autres pays des Gaules, plus occidentaux ou plus septentrionaux que n'est celui d'Auxerre, avoient déjà reçu des missionnaires apostoliques de la main de saint Fabien, pape, dont quelques-uns, tels que saint Denys, avoient dû passer par Auxerre. Peut-être faut-il mettre aussi dans le même rang, saint Savinien, apôtre de Sens, dont le temps de la mission est resté inconnu, mais qui ne doit pas être postérieur à celui du saint évêque que la ville d'Auxerre regarde comme son premier pasteur.

Cet évêque avoit été demandé à Rome au nom des chrétiens cachés du pays. Au moins telle étoit la pensée de nos écrivains du IXème siècle ; et si elle est fondée sur la vérité, saint Pèlerin, qui fut envoyé dans les Gaules, ne dut pas faire un long séjour dans

les villes qui se trouvèrent sur sa route; mais il dut se rendre ponctuellement au lieu pour lequel il étoit destiné.

Le pape, auquel on avoit suggéré de faire cette mission, étoit Sixte II qui siégea à Rome depuis la fin d'août 258 jusqu'au 6 août de l'an 259. Il tira de son clergé plusieurs ecclésiastiques animés du même esprit de foi que l'étoit saint Laurent qui y florissoit alors, et leur imposa les mains en les destinant pour aller porter le flambeau de la foi dans les Gaules. Pèlerin, prêtre et citoyen romain, fut ordonné évêque. Le Saint-Père lui donna pour adjoints Marse, prêtre, Corcodome, diacre, Jovinien et Alexandre, sous-diacres, et un autre Jovinien, lecteur, qui possédoit parfaitement les saintes écritures. Il aborda par mer à Marseille avec ses compagnons; et, de là, il passa à Lyon, faisant paroître partout des marques éclatantes de sa sainteté.

Il pénétra ensuite jusques sur les rivages de la rivière d'Yonne. Le premier endroit le plus considérable situé sur cette rivière, étoit celui où s'est conservé le nom de Vallan, à l'occasion d'un ruisseau qui se joint à cette rivière d'Yonne, et sur lequel les habitants du *Vellaunodunum* étoient descendus après avoir quitté leurs montagnes dont ils n'étoient pas éloignés. La bonté du territoire l'avoit rendu fort habité; le vaste lit et la profondeur de la rivière d'Yonne joints aux commodités du ruisseau, donnoient dès lors aux habitants la facilité de commercer avec les peuples d'alentour. Les habitants d'un lieu si charmant ne pouvoient pas manquer d'en rapporter les avantages à leurs idoles. La rivière y étoit regardée comme une déesse ; Apollon , Jupiter et Mercure étoient adorés comme les principales divinités, et on leur adressoit des vœux pour la santé des empereurs payens.

Mais quelque grande que fut l'estime et l'idée que l'on avoit des fausses divinités, Pèlerin n'eut pas de peine à les détruire, parce que son éloquence et ses miracles lui gagnèrent d'abord les premiers du pays. La promptitude avec laquelle il les retira de l'idolâtrie, fut pour lui une occasion de bâtir une petite église. Elle étoit située sur le rivage de l'Yonne, à la source de quelques fontaines. Ce fut là, qu'à l'exemple des premiers citoyens, le commun des habitants se fit baptiser par le saint évêque et par ses compagnons. On vit pour lors cesser la fréquentation des hauts lieux, et arborer la croix de Jésus-Christ dans les bois plantés sur les montagnes.

Quoi qu'il y eût quelques forêts dans les hauteurs des collines qui bordaient l'Yonne, ce n'étoit rien en comparaison de celles qui étoient à sept ou huit lieues de là et plus loin du côté du couchant d'hiver. Ce fut dans ces dernières que le christianisme fut professé alors par une troupe de fidèles venus du pays de Besançon; mais les émissaires de l'empereur Aurélien les ayant découverts, ils furent tous mis à mort. Ainsi, la religion chrétienne ne prit racine que dans Auxerre et dans les lieux les plus voisins et les plus fréquentés le long du rivage de l'Yonne, mais non pas dans le pays de Puisaye, moins peuplé, et dont l'accès étoit plus difficile.

Pèlerin fut averti que le paganisme étoit plus florissant à Entrains que partout ailleurs. C'étoit un pays éloigné de dix lieues de celui où il venoit de fonder une nouvelle église. Son éloignement de la rivière d'Yonne ne le rendoit pas moins propre au culte superstitieux que les payens rendoient aux éléments. Sa situation au milieu des eaux (ainsi que le nom le porte) y attiroit un grand concours. Un seigneur payen, que l'histoire désigne par le nom générique d'*Aulercus*, qui est écrit par quelques-uns *Eolercus*, avoit consacré, dans ces cantons-là, des autels particuliers à Jupiter, à Apollon et aux autres divinités ; mais le temple qu'il y avoit érigé en l'honneur de Jupiter, attiroit encore plus qu'aucun autre la vénération des peuples, parce qu'il étoit construit avec plus de magnificence.

Pèlerin, ayant appris qu'on y accouroit de tous côtés dans la saison ordinaire, quitta la

ville d'Auxerre, se contentant d'y laisser quelques-uns des ouvriers apostoliques qu'il avoit amenés, et se transporta à **Entrains**. S'étant avancé au milieu de la foule, il commença à remontrer à ces peuples leur aveuglement, et il s'écria, à haute voix, que c'étoit Jésus-Christ et non leurs faux dieux qu'il falloit honorer; mais il ne tarda guère d'être arrêté comme perturbateur de l'assemblée et des cérémonies, et après avoir rendu de nouveau témoignage à Jésus-Christ devant l'officier auquel on le présenta, il fut mis en prison.

Le lieu où il fut enfermé étoit un souterrain qu'on voit aujourd'hui proche **Bouy**, à une lieue d'Entrains, sur une espèce d'éminence. Le saint y resta enchaîné jusqu'à l'arrivée de ceux qui avoient le pouvoir sur sa vie. Dans cet intervalle il ne cessa d'annoncer le vrai Dieu à ceux qui le gardoient ou qui approchoient de sa prison. Etant présenté au préfet ou au juge, il ne fut effrayé ni séduit par les menaces et par les promesses; mais il demeura toujours ferme et constant dans la confession du nom de Jésus-Christ. La tradition nous a conservé les belles paroles dont il se servit en répondant au juge lorsqu'il voulut l'engager par promesses à sacrifier aux faux dieux. « Vos honneurs, lui dit-il, sont la perte de l'âme, et les présents que vous pensez faire sont de perpétuels supplices. Pour moi, ajoutait-il, j'invoque Jésus-Christ qui est le rédempteur de tous : je ne crains point de le confesser jusqu'à la mort, et je n'aurai jamais rien à » craindre me confiant dans la promesse d'un si grand Roi. » Ces paroles sont rapportées à peu près de la même manière dans tous les mémoires tant anciens que nouveaux dressés sur ce Saint.

Une ancienne vie du même évêque, écrite avant le IXème siècle, marque qu'il fut aussitôt abandonné à la fureur des soldats qui le chargèrent de coups, et qu'ensuite il fut conduit pour être livré aux bourreaux; mais que les soldats voyant que les forces lui manquoient, l'un d'eux lui abattit la tête de son épée. Il est vrai que ce trait n'a point l'air d'une procédure réglée, mais quelque manière que l'on ait employée pour se défaire de notre Saint, il est constant par des martyrologes peu éloignés de son siècle, qu'il eut la tête coupée le 16 mai.

L'opinion la plus reçue est, que ce fut du temps de la grande persécution de Dioclétien, en 303 ou 304, d'où il faut conclure que le Saint étoit fort âgé quand il mourut et que son apostolat dans Auxerre avoit été de plus de trente ans ; ou bien qu'il étoit resté plusieurs années en chemin lorsqu'il vint de Rome à Auxerre. Ce qui oblige de placer son martyre dans le temps de cette persécution, est qu'on trouve que, de tous ses compagnons, il n'y eut que saint Jovinien, lecteur, qui mourut martyr comme lui, et que la raison pour laquelle les autres ne purent avoir le même sort, fut la paix qui survint dans l'Eglise. Au moins telle étoit la croyance de l'église d'Auxerre du temps de saint Germain ; et il est difficile d'entendre par cette paix une autre paix que celle que l'empereur Constantin donna aux chrétiens. On peut voir ce qui en est dit dans l'histoire de la conversion de saint Mamert.

Le corps de saint Pèlerin fut inhumé à Bouy par quelques chrétiens cachés, et il y reposoit encore du temps de saint Germain. On peut même assurer que dès lors l'église du lieu étoit bâtie sur sa sépulture, et qu'elle portoit son nom. C'est une conséquence qui se tire naturellement de la manière de parler dont on se servoit dans l'église d'Auxerre au Vème siècle, et qui se trouve employée dans le récit des visions de saint Mamert.

L'abbaye de Saint-Denys, proche Paris, fut par la suite enrichie de ses précieuses dépouilles. On croit que ce fut le roi Dagobert Ier qui obtint le corps du saint évêque d'Auxerre excepté la tête, et qu'il le fit porter dans ce monastère. Il n'est pas incroyable qu'une si célèbre abbaye ait été enrichie d'une grande quantité de reliques dans le temps de sa fondation, et que ces reliques aient été d'abord placées en différents oratoires de cette maison, jusqu'à ce qu'elles aient toutes été réunies dans la principale

église. C'est cette réunion qui paroît être marquée en qualité de translation dans quelques anciens livres écrits au IX^{ème} siècle.

Le jour auquel elle se fit est le 22 août ; on y lit cette annonce : « *Translatio corporum sanctorum monasterio sancti Dionysii; id est Hilarii episcopi et confessori; Innocenta marlyris, et sancti Peregrini episcopi et martyris* ». Il y avoit déjà longtemps que les reliques de saint Pélerin étoient conservées à Saint-Denys, lorsque l'abbé Suger fit rebâtir la partie de l'église qui regarde l'orient. Dans la dédicace ou consécration qui y fut faite des autels, l'an 1144, le troisième fut dédié sous l'invocation de saint Pélerin par Hugues, évêque d'Auxerre, sans doute à cause de la châsse qui contenait son corps. Ces mêmes reliques y étoient conservées avec distinction au XIII^{ème} siècle, puisqu'on lit que Guillaume de Seignelay, évêque de Paris vers l'an 1221, fit une fois le voyage de Saint-Denys pour les honorer, et qu'il y offrit quelques présents. La chapelle où elles sont aujourd'hui est la seconde du chevet. Elle ne renferme rien de remarquable par rapport à notre Saint que dans son pavé, autour duquel ont été en son honneur seize vers latins d'une écriture.

Dans le siècle suivant il se fit plusieurs distractions des ossements renfermés dans la châsse de saint Pélerin. Jeanne d'Evreux, veuve de Charles-le-Bel, roi de France, en obtint, l'an 1340, de l'abbé Gui ; et deux ans après elle donna ce qu'elle en avoit aux Jacobins d'Auxerre, qui le lui avoient demandé pour une chapelle érigée en l'honneur de ce saint, dans leur église, au côté septentrional du grand autel. Elle fit faire pour cela une châsse d'argent du poids de dix-sept marcs, et fit présent du tout entre les mains de Guillaume Clément, jacobin, confesseur de Jean, fils de Philippe de Valois, par un acte expédié à Crécy en Brie, le 25 juin 1342.

Celles qu'on possède à Prague, en Bohême, dans la métropole de Saint-Vit, y furent apportées l'an 1373, et on croit que c'étoit l'empereur Charles IV qui les avoit obtenues. Il s'étoit aussi répandu à l'extrémité septentrionale du diocèse d'Autun, qu'on y possédoit un os du bras de ce Saint, dans une chapelle de son nom, bâtie sur les limites de la paroisse de la Roche-en-Bregny, à deux lieues de Saulieu, dans le hameau appelé Clermont. Cette relique pouvoit avoir été obtenue par quelque puissant seigneur de ces cantons-là.

Parmi les reliques d'une des châsses qu'on voyoit ces années dernières élevées au fond du sanctuaire de pierre taillée et ciselée fort artistement à l'église de Sens, et qui paroissent y avoir été renfermées il y a trois ou quatre siècles, est un morceau d'étoffe avec cette inscription: *De vestimento S. Peregrini sanguine resperso* : ce qui dénote quelque lambeau tiré anciennement de la châsse qui est à Saint-Denys, où il y a en effet des vêtements de notre Saint.

Avant que les calvinistes eussent pillé la cathédrale d'Auxerre, on y montrait une partie considérable de l'un des bras de saint Pélerin, dans une croix d'argent qui pesoit huit marcs: un catalogue des reliques de la même église, rédigé au x^{ve} siècle et conservé à Rome, au Vatican, porte ces mots: *De ossibus sancli Peregrini protoprocœsulis, injocalicollato à domina Andegavensi*. Une comtesse d'Anjou avoit donné ce reliquaire, mais la croix et le reste sont perdus depuis l'an 1567.

Les reliques de l'abbaye de Saint-Denys n'eurent pas le même sort, parce qu'elles furent portées à Paris avec les reliquaires qui les contenoient. Ainsi la châsse de saint Pélerin y ayant été portée comme les autres, les ossements du saint martyr furent sauvés, et après leur retour, l'abbé Charles de Lorraine, ayant fait faire la châsse où on les conserve aujourd'hui, les y transféra le 9 octobre 1570, suivant le procès-verbal qui y a été trouvé le 13 juin 1716. Ce fut de cette châsse que l'on tira, l'an 1634, le 27 mars,

environ la moitié d'un os de la cuisse pour donner à messire Dominique Séguier, évêque d'Auxerre. J'en parlerai plus au long à l'article de ce prélat.

Onze ans après, c'est-à-dire en 1645, le 23 novembre, comme on creusait sous le grand autel de l'église de Bouy qui porte le nom de saint Pèlerin, on trouva, à la profondeur de cinq à six pieds, un reste de sépulcre qui renfermoit d'un côté une tête, et de l'autre le corps d'un petit enfant. Il s'étoit conservé parmi les peuples une pieuse coutume de ramasser de la terre en cet endroit. Ou l'appeloit *la terre de Saint-Pèlerin*, et les fidèles qui en répandoient dans leur maison et ailleurs, se trouvoient préservés des bêtes venimeuses. La maçonnerie qui renfermoit cette tête ayant été défaite avec bien de la peine, l'on aperçut cette même tête dans une situation qui démontroit qu'elle avoit été mise là à dessein, et l'on remarqua que les petits morceaux qui s'en étoient détachés, avoient été remis dedans, fort proprement, avec une dent et trois vertèbres du cou, dont l'une paroissoit visiblement avoir été coupée par le fer.

On dressa procès-verbal du tout, et après plusieurs recherches qui ont duré sous le pontificat de trois évêques d'Auxerre, après de fortes assurances qu'on n'a jamais possédé ni cru posséder, dans aucun endroit du monde chrétien, la tête de saint Pèlerin ni aucune partie qui en pût dépendre; messire Charles de Caylus enchâssa cette tête à la prière, souvent réitérée, des peuples de Bouy et des environs, le premier jour de mai de l'an 1715, en présence d'une affluence infinie de fidèles accourus de tous les endroits du diocèse. Il en réserva cependant quelques fragments, dont l'un qui lui avoit été demandé par le curé et les paroissiens de Saint-Pèlerin d'Auxerre, fut porté processionnellement de la cathédrale dans cette paroisse, le dimanche troisième jour de mai 1716, en présence de tous les corps de la ville ; l'autre fut réservé le même jour pour la cathédrale.

La châsse qui est à Saint-Denys a aussi fourni de quoi enrichir plusieurs églises du voisinage. Elle contient non-seulement les principaux ossements du corps de ce Saint, mais encore un sac rempli de ses cendres et des vêtements qui l'avoient autrefois couvert.

C'est de ces mêmes ossements qu'on a fait encore la découverte du corps de sainte Restitute faite à Sore, en Italie, en 1685, a quelques circonstances semblables. Il pouvoit y avoir eu, dans les narines de cette tête, un billet de parchemin avec le nom de saint Pèlerin, de la même manière qu'on en trouva un. il y a six ou sept cents ans, dans les narines de celle de saint Firmin, en l'abbaye de Saint-Denys en France, au rapport de Guibert de Notent, *lib. 1, de pig. 55. c. 3 § 2.* et dans celles de S. Angilbert, abbé de S. Riquier, *chron. Cenul. t. 4, Spicil. paffe 492,* et un laps de temps plus considérable pouvoit avoir réduit ce billet en poudre. A l'égard de l'enfant trouvé auprès, on lit dans la chronique de Clarius, moine de Sens, au XIIème siècle, que quand on fit la découverte du corps de l'un des SS. apôtres de Sens, sous le roi Robert, on trouva aussi avec lui le corps d'un petit enfant. *t. il Spicil., p. 741.*

La mort de saint Pèlerin est marquée au 16 mai dans presque tous les martyrologes de l'Eglise d'Occident, et les plus exacts désignent le lieu de Bouy comme le lieu où ce saint souffrit son martyre. En toutes les églises de l'ancienne province de Sens, qui sont au nombre de sept, il n'y a que celles d'Auxerre et de Paris, dont le premier évêque a consommé sa vie par le glaive. Aussi sont-ils les seuls dont le culte se soit si fort étendu et devenu si solennel. Celui de saint Pèlerin avoit été un peu affoibli dans la cathédrale d'Auxerre, a cause que l'on ne possédoit plus son corps dans le diocèse; mais l'évêque Hugues de Noyers, qui siégeoit sur la fin du douzième siècle, mit sa fête dans le rang des solennités. Il est vrai que le nom qu'on donnoit alors aux fêtes du second rang, étoit *duplex cum octava*, et c'est parce que la multiplication des fêtes fondées avoit fait perdre l'idée attachée à cette qualification, que la fête de ce Saint se trouvoit de nouveau avec plusieurs autres simplement chômées. Cette confusion, qui fut reconnue par un zélé

chanoine, cessa sur la fin du dernier siècle, et l'octave, abolie mal à propos par le bréviaire de 1670, a été sagement rétablie aussi bien que la solennité de la fête par celui de 1726.

On peut compter parmi les diocèses où la mémoire de saint Pèlerin a été le plus en vénération, celui de Sens, ceux de Chartres, Lisieux, Coutances. Son nom a été mis dans leurs calendriers, ou au moins y a-t-il une église ou quelque lieu de son nom dans leur territoire. On voit, par le treizième ou quatorzième des vers ci-dessus rapportés, que l'on invoquoit notre Saint contre trois sortes de maux. La préservation des serpents est encore de nos jours un des motifs de la dévotion des peuples envers saint Pèlerin.

Depuis quelques siècles le chapitre de Saint-Pierre de Rome honore aussi saint Pèlerin, le seizième jour de mai, dans une église de son nom qui est de sa dépendance, et où il va chanter la messe ; mais on est certain par un calendrier de saint Pierre, écrit au douzième siècle, qu'originellement cette petite église avoit pour patron un autre Pèlerin que celui d'Auxerre; savoir, un saint Pèlerin, martyr de Rome, du 26 août. C'est pourquoi il faut mépriser tout ce que l'on cite de Sansovin, qui dit que Léon III, de la maison de Savelli, auroit obtenu de Charlemagne le corps de notre Saint, et que la porte dite *di son Peregrino*, qui étoit derrière le Vatican, avant les dernières réparations des murs de Rome, n'avoit pris ce nom que parce que ce pape l'avoit fait faire exprès pour la réception du corps de notre Saint.

D'autres ont assuré que Charlemagne n'obtint que trois côtes, et que ce fut Aaron, évêque d'Auxerre, qui fut le médiateur de la distraction, et qui les porta même à Rome lorsqu'il y alla avec ce prince. Mais il n'y a rien de certain de tout cela, que le voyage de l'évêque Aaron : le reste n'est pas plus assuré que l'est la tradition des peuples de Terni en Italie, qui ont pris notre Saint pour leur évêque, trompés sur ce que Terni a le même nom latin qu'Entrains, savoir, *Interamnīs*.
